

PLUME DE NATURALISTES



La nature en littérature



© Michel BARATAUD

numéro 5
déc. 2021

SOMMAIRE

Sylvain TESSON.

La panthère des neiges.

présenté par : Michel Barataud

p. 217

Michel TOURNIER.

Vendredi ou les limbes du Pacifique.

présenté par : Michel Barataud

p. 219

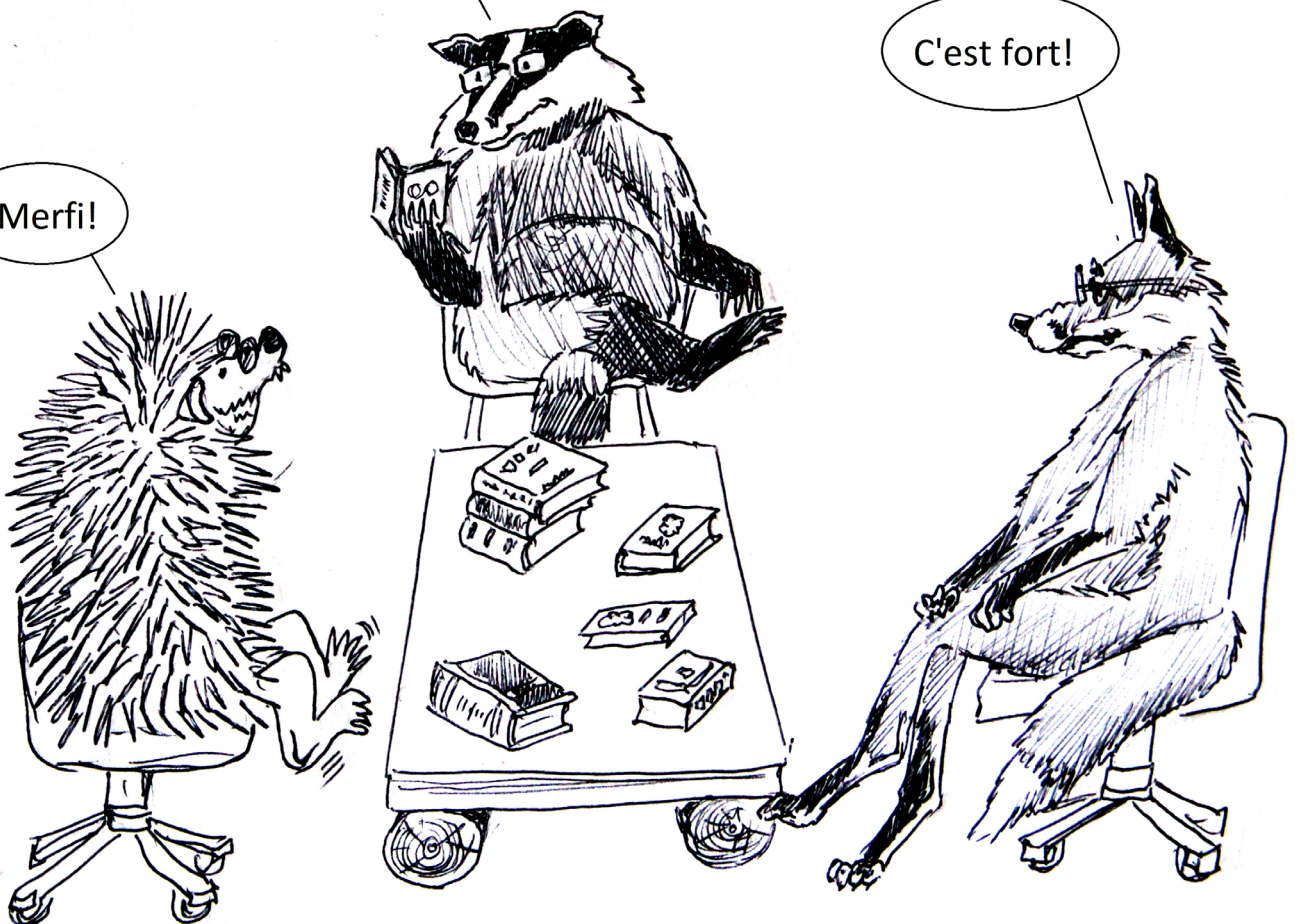
...et là, page 64, cette phrase glaçante: "Alors, allongé sur le macadam, je vis foncer vers moi, les deux soleils de la nuit."

C'est terrible!

Prenez un chewing-gum !

Merfi!

C'est fort!



La panthère des neiges

de Sylvain TESSON

Par Michel Barataud

« Munier rachetait ma myopie. Son œil décelait tout, je ne soupçonnais rien. « Faire surgir l'objet, voilà qui est plus important que le faire signifier », avait écrit Jean Baudrillard à propos de l'œuvre d'art. À quoi bon gloser sur les antilopes ? Elles avaient surgi, vibrant d'abord dans le lointain, s'approchant, fixant leur contour, et posées là soudain dans une présence fragile que la moindre inquiétude aurait fait s'évanouir. Nous les avons vues. C'était de l'art.

Marie et Léo, en côtoyant Munier, des Vosges au Champsaur, avaient progressé dans l'identification de l'indiscernable. Sur ce plateau désert, ils détectaient parfois l'antilope dans les roches blondes ou le chien de prairie regagnant l'ombre. Voir l'invisible : principe du Tao chinois et vœu d'artiste. Moi, j'avais battu les steppes pendant vingt-cinq années sans déceler dix pour cent de ce que Munier captait. J'avais bien croisé un loup en 1997 dans le sud du Tibet, j'étais tombé nez à nez avec une fouine sur les toits de l'église de Saint-Maclou, à Rouen, j'avais surpris quelques ours en 2007 et en 2010 dans la taïga sibérienne et même eu le déplaisir de sentir une tarentule courir sur ma cuisse au Népal en 1994, mais c'étaient des rencontres accidentelles projetées devant moi sans effort pour les susciter. On pouvait s'échiner à explorer le monde et passer

à côté du vivant.

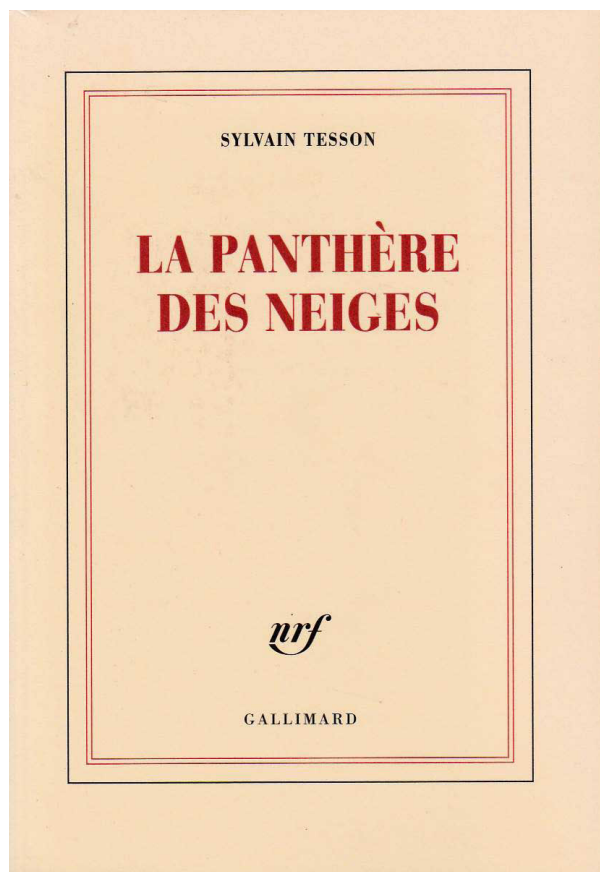
« J'ai beaucoup circulé, j'ai été regardé et je n'en savais rien » : c'était mon nouveau psaume et je le marmonnais à la mode tibétaine, en bourdonnant. Il résumait ma vie. Désormais je saurais que nous déambulions parmi des yeux ouverts dans des visages invisibles. Je m'acquittais de mon ancienne indifférence par le double exercice de l'attention et de la patience. Appelons cela l'amour.

Je venais de le comprendre : le jardin de l'homme est peuplé de présences. Elles ne nous veulent pas de mal, mais elles nous tiennent à l'œil. Rien de ce que nous accomplirons n'échappera à leur vigilance. Les bêtes sont des gardiens de square, l'homme y joue au cerceau en se croyant le roi. C'était une découverte. Elle n'était pas désagréable. Je savais désormais que je n'étais pas seul.

[...] « Là, en face, sur le talus, un renard, à cent mètres ! » me disait Munier comme nous traversions la rivière sur la glace. Et je mettais longtemps à voir ce que je regardais. J'ignorais que mon œil avait déjà capté ce que mon esprit refusait de concevoir. Soudain se composait la silhouette de la bête comme si pigment par pigment, détail par détail elle se précisait dans les rochers, se révélant à moi.

Je me consolais de mon inaptitude. Il y avait une jouissance à se savoir scruté sans rien soupçonner. Fragment d'Héraclite : « La nature aime à se cacher. » Que signifiait cette énigme ? La nature se cachait-elle pour échapper à la dévoration ? Se cachait-elle parce que la force n'a pas besoin de manifestation ? Tout n'avait pas été créé pour le regard de l'homme. L'infiniment petit échappait à notre raison, l'infiniment grand à notre voracité, les bêtes sauvages à notre observation. Les animaux régnaient et, comme le cardinal de Richelieu espionnant son peuple, ils nous surveillaient. Je les savais en vie circulant dans le labyrinthe. Et cette bonne nouvelle était ma jouvence ! »

Sylvain TESSON. 2019. *La panthère des neiges*. Gallimard, Paris. 169 p.



Sylvain Tesson exerce une attraction particulière pour un naturaliste. Écrivain aux évocations poétiques aussi concises que puissantes, il est aussi arpenteur de géographie, fouilleur d'Histoire, observateur de Nature, nostalgique des Temps Aventureux. Cet homme a donc un parfum de frère d'arme (blanche, de celle qui ouvre la coquille pour déguster la noix), bien qu'aux talents d'écriture inatteignables.

Nous ne pouvons qu'être sensible à cette aspiration pour les longs parcours qui préfèrent la voie indomptée, furtive, à celle qui plonge dans le fourmillement des misères humaines. Nous nous glissons avec ferveur dans les pas de ses marches et de ses pensées au fil de l'*Axe du loup*, *Dans les forêts de Sibérie*, *Sur les chemins noirs...*

Et voilà qu'avec *La panthère des neiges*, Tesson rentre de plain-pied dans une activité qui nous est encore plus familière, même si l'objectif restera pour la plupart d'entre nous un rêve impossible. Initié par Vincent Munier et Marie Amiguet, l'écrivain explore la cartographie de l'attente, la découverte sans le mouvement : l'affût. Sur les plateaux du Tibet où règne un vent sec et glacial, il patiente des jours en mesurant le temps à l'aune de l'imprédictible possibilité d'apparition d'une forme féline, « saigneur » de ces lieux ; non sans laisser virevolter ses pensées sur ce que la quête discrète, indolore, de nature, a d'anachronique dans le monde des hommes d'hier, et d'incertain dans celui de demain.

Lire Sylvain Tesson, c'est convoquer une part de soi qui défie les grands espaces, et une autre qui se blottit dans l'alcôve du verbe ciselé.

Vendredi ou les limbes du Pacifique

de Michel TOURNIER

Par Michel Barataud

« *Log-book* : Je sais maintenant que si la présence d'autrui est un élément fondamental de l'individu humain, il n'en est pas pour autant irremplaçable. [...] Remplacer du donné par du construit, problème général, problème humain par excellence, s'il est vrai que ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est qu'il ne peut attendre que de sa propre industrie tout ce que la nature donne gratuitement à l'animal – sa robe, ses armes, sa pitance. Isolé sur mon île, je pouvais m'effondrer au niveau de l'animalité en ne construisant pas – ce que j'ai commencé par faire au demeurant – ou au contraire devenir une manière de surhomme en construisant d'autant plus que la société ne le faisait plus pour moi. Donc j'ai construit, et je continue de construire, mais en vérité l'œuvre se poursuit, sur deux plans différents et en des sens opposés. Car si, à la surface de l'île, je poursuis mon œuvre de civilisation – cultures, élevages, édifices, administration, lois, etc. – copiée sur la société humaine, et donc en quelque sorte rétrospective, je me sens le théâtre d'une évolution plus radicale qui substitue aux ruines que la solitude crée en moi des solutions originales, toutes plus ou moins provisoires et comme tâtonnantes, mais qui ressemblent de moins en moins au modèle humain

dont elles étaient parties. Pour en finir avec l'opposition de ces deux plans, il ne me semble pas possible que leur divergence croissante puisse s'aggraver indéfiniment. Il viendra fatalement un temps où un Robinson de plus en plus déshumanisé ne pourra plus être le gouverneur et l'architecte d'une cité de plus en plus humanisée. Déjà je surprends des passages à vide dans mon activité extérieure. Il m'arrive de travailler sans croire vraiment à ce que je fais, et la qualité et la quantité de mon travail ne s'en ressentent même pas. Au contraire, il y a dans certains efforts une ivresse de répétition qui a tout à gagner à une désertion de l'esprit : on travaille pour travailler sans penser au but poursuivi. Et pourtant on ne creuse pas indéfiniment un édifice par l'intérieur sans qu'il finisse par s'effondrer. Il est probable qu'un moment viendra où l'île administrée et cultivée cessera complètement de m'intéresser. Alors elle aura perdu son seul habitant...

Mais alors pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas décider que ce jour est venu ? Pourquoi ? Parce que dans l'état actuel de mon âme, ce serait fatalement retomber dans la souille. Il y a en moi un cosmos en gestation. Mais un cosmos en gestation, cela s'appelle un chaos.

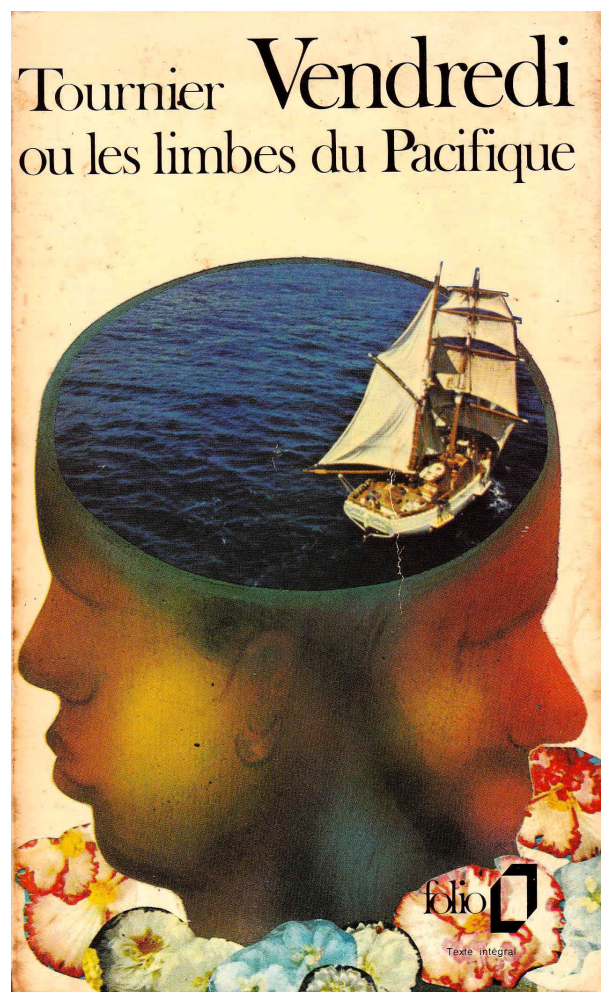
Contre ce chaos, l'île administrée – de plus en plus administrée, car en cette matière on ne reste debout qu'en avançant – est mon seul refuge, ma seule sauvegarde. Elle m'a sauvé. Elle me sauve encore chaque jour. Cependant le cosmos peut se chercher. Telle ou telle partie du chaos s'ordonne provisoirement. Par exemple, j'avais cru trouver dans la grotte une formule viable. C'était une erreur, mais l'expérience a été utile. Il y en aura d'autres. Je ne sais où va me mener cette création continuée de moi-même. Si je le savais, c'est qu'elle serait achevée, accomplie et définitive.

Ainsi le désir. C'est un torrent que la nature et la société ont emprisonné dans un bief, dans un moulin, dans une machine pour l'asservir à une fin dont par lui-même il n'a cure : la perpétuation de l'espèce.

J'ai perdu mon bief, mon moulin, ma machine. En même temps que toute la construction sociale, tombée en ruine en moi d'année en année, a disparu l'échafaudage d'institutions et de mythes qui permet au désir de prendre corps, au double sens du mot, c'est-à-dire de se donner une forme définie et de fondre sur un corps féminin. Or c'est trop peu dire que mon désir n'est plus canalisé vers les fins de l'espèce. Il ne sait même plus à qui s'en prendre ! Longtemps ma mémoire était encore assez nourrie pour fournir à mon imagination des créatures désirables bien qu'inexistantes. Maintenant, c'est fini. Mes souvenirs sont exsangues. Ce ne sont plus que cosses vides et desséchées. Je prononce : femme, seins, cuisses, cuisses écartelées par mon désir. Rien. La magie de ces mots ne joue plus. Des sons, flatus vocis. Est-ce à dire que mon désir est mort lui-même d'inanition ? Tant s'en faut ! Je sens toujours murmurer

en moi cette fontaine de vie, mais elle est devenue totalement disponible. Au lieu de s'engager docilement dans le lit préparé à l'avance par la société, elle déborde de tous côtés et ruisselle en étoile, cherchant comme à tâtons une voie, la bonne voie où elle se ressemblera et roulera unanime vers un objet. »

Michel TOURNIER. 1972. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Gallimard Folio. Paris. 254 p.



Les réécritures de romans sont rarement, il me semble, mieux réussies que les originaux. Deux exceptions me viennent en tête spontanément : « L'Enchanteur » de René Barjavel (ah ! ce souffle épique qui magnifie les Temps Aventureux !) et « Vendredi ou les limbes du Pacifique » de Michel Tournier.

Sur le thème développé par Daniel Defoe en 1719 avec son roman « Robinson Crusoé », Tournier revisite l'aventure du naufragé en développant la dimension philosophique de la solitude, de la sexualité, de la civilisation, de la religion, de la nature « primitive » ; autrement dit le rapport à l'Autre, qu'il soit humain, animal, végétal, tellurique... Comme si le recul engendré par le fait de se retrouver « seul au monde » (où il reste pourtant le monde, un lieu de vie...) était souverain pour améliorer son regard sur ce qui n'est pas soi, et que cette prise de conscience de l'altérité en vienne à mieux appréhender qui on est, et qui on veut être. Tout le contraire de la pratique instinctive et de ses effets couramment observés : le refuge jugé confortable dans la masse de ses semblables, qui ne nous renvoie que l'image de ce que l'on est déjà, et nous apprend que l'on peut être « seul au milieu du monde ».

En 250 pages, Tournier résume, à coups de métaphores glissées dans l'action ou la réflexion d'un naufragé solitaire, l'histoire de notre civilisation humaine occidentale. C'est brillant tant c'est fondu dans les événements, distillé goutte à goutte à l'image de la clepsydre construite par Robinson pour se raccrocher à une comptabilité du temps, métronome de notre fugue vers l'utile.

Tel un péché originel, les premiers pas dans l'île sont marqués par le meurtre gratuit d'un animal, guidé par la peur de la

nature chère à François Terrasson.

Les premiers temps sur l'île (qualifiée de « déserte » uniquement sur un plan humain !) sont consacrés à des efforts insensés d'évasion, dont la stérilité débouche sur un comportement jugé par Robinson comme une déchéance, un retour à l'animalité : mariner dans une souille. Un sursaut de volonté l'amène à une longue période de reconstruction de son monde civilisé : maison, lieu de culte, agriculture irriguée, élevage, mesure du temps, administration politique et juridique de l'île... Le tout émaillé de réflexions profondes sur l'importance de la force sociale dans le psychisme humain, la connaissance du monde (le passage du *log-book* page 95 est un morceau d'anthologie).

Le rapport à la nature est omniprésent, et Robinson est de plus en plus souvent visité par l'existence d'une autre façon d'habiter l'île, de la considérer comme un autre être vivant dont l'intégrité est à respecter, qui est à honorer comme un être aimé.

L'arrivée de Vendredi, le presque semblable car primitif aux yeux de Robinson, va perturber l'équilibre de la civilisation occidentale transposée dans l'île. Un bref résumé de l'histoire de l'esclavage, jouée à deux personnes, va trouver un terme brutal, une fin explosive (grâce aux réserves de poudre sauvées du naufrage, stockées dans la grotte et activées innocemment par Vendredi, le trublion magnifique, l'enfant hyper adapté). La part « occidentale », néolithique, de notre esprit se révolte face à ce sacage de l'ordre rationnel rassurant ; car Tournier nous invite à une révolution intérieure.

Le monde insulaire, nettoyé des aménagements rationnels et des codes étatiques, retrouve alors sa virginité naturelle et les rapports entre les deux hommes s'équilibrent, comme inspirés par ce qui les entoure. Un exemple encourageant

d'évolution naturelle vers une écologie appliquée, non coulée dans le moule d'un concept préalable.

Le final est grandiose, d'un symbolisme iconoclaste par rapport à la fin très classique de Defoe. Mais je ne vous en dis pas plus, allez découvrir par vous-même...

Chacun voit ce qu'il veut dans une histoire, selon ses affinités culturelles et sa sensibilité.

Le philosophe Gilles Deleuze, auteur d'une longue postface au roman, ne considère l'autrui que sous forme humaine (fidèle en

cela à une majorité de philosophes).

Un naturaliste, logiquement enclin à une vision plus étendue de la notion d'altérité, ne manquera pas de noter – qu'ils soient conscients ou non de la part de l'auteur – les nombreux symboles dans la relation homme – nature.

Le style de l'écrivain Tournier, à la fois limpide et recherché, justifierait à lui seul de se plonger dans ce roman ; mais en plus, talent suprême, sa dimension symbolique puissante en fait une œuvre universelle et intemporelle.

